

OUBLIER LA NUIT

JEAN-PAUL MARI



OUBLIER LA NUIT

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022
ISBN : 978-2-283-03468-2

À mon père.

Ce que l'on apprend au milieu des fléaux,
c'est qu'il y a dans les hommes
plus à admirer qu'à mépriser.

ALBERT CAMUS,
La Peste.

Alger, jour de Saint-Valentin

Je suis né dans une tombe. Pas un simple trou pioché dans la terre, mais une chambre rectangulaire toute blanche avec des murs passés à la chaux, un carrelage sanitaire où mon père était couché, nu, sur une dalle de marbre, enroulé dans un drap blanc. Il avait l'air détendu. Et je ne comprenais pas pourquoi on lui avait serré la mâchoire avec une bande de gaze, il n'était pas homme à dormir bouche ouverte. Quand je l'ai embrassé, il avait la peau tiède et j'ai compris qu'il était mort. Abattu d'une balle de gros calibre dans le dos pendant qu'il changeait la roue de la voiture familiale, une vieille Simca Aronde Châtelaine bleue, un pneu crevé par les tueurs qui guettaient.

Quatorze février de l'hiver 1962. La grève générale paralysait la ville, laissant libre cours à la compétition à laquelle se livraient les commandos adverses du FLN et de l'OAS. L'un tuait des « Européens » et l'autre des « Arabes ». Des civils, bien sûr. Plus facile. Pas la peine de vérifier leur identité, plus besoin d'un délit de faciès, juste un délit d'apparence. Face au canon des assassins, mon grand-père Joseph, emporté par une logique naïve,

avait protesté : « Arrêtez ! Vous vous trompez... c'est mon fils ! » Il a reçu deux balles de calibre 11.43, une dans son bras tendu, l'autre en plein foie qui l'a conduit sous la tente à oxygène où il agonise depuis son arrivée ce matin.

Il m'avait fallu attendre pour être seul avec mon père. Ma mère, entrée avec moi, avait dit les bêtises qu'on dit dans ces cas-là : « Mon Dieu, Pierre, comme tu es grand ! » Oui, un mètre quatre-vingt-quatre, mon père était grand et fort. Là, il était grand et mort. Ses pieds et sa tête frôlaient les extrémités de la table en marbre. Un voile noir enveloppait ma mère. On m'a dit qu'elle n'en portait pas, mais moi je l'ai vu. Un ouragan de détresse qui tournoyait dans la tombe autour de la dalle blanche. Maman occupait tout l'espace de la douleur, se lamentant bruyamment comme ces pleureuses au chevet des héros grecs. Un grand oiseau à plumes noires qui battait des ailes, planant au-dessus de moi, virevoltant autour du corps de mon père, mettant des mots et des larmes là où je n'aurais voulu que du vide et du creux. Sa douleur m'embarrassait. Jusqu'à ce qu'une main compatissante vienne l'extraire de la pièce.

Je savais ce qu'il y avait de l'autre côté. Derrière cette porte se trouvait la salle commune de la morgue de l'hôpital Mustapha d'Alger où s'entassaient les familles endeuillées. Et sur le sol, bien alignés, parallèles ou en quinconce, rangés au plus près pour gagner de l'espace, des corps qu'il fallait enjamber avec précaution, enveloppés dans des draps blancs, maculés de sang, taches

claires pour les derniers arrivés, foncées pour ceux du petit matin.

Dehors, voilà des semaines que la course aux trophées battait son plein. La morgue explosait. Ceux de la veille avaient dû céder la place. Je l'ai noté quand un employé a ouvert une des portes de ce qui ressemblait à un grand frigo. Les morts anciens étaient là, debout, à la verticale, roidis par le froid, dans des grands sacs plastique suspendus à un crochet en fer. Le tableau d'une boucherie en pleine activité, le frais en vitrine, la réserve au congélateur. On aurait pu les débiter, comme le faisait pour les moutons notre voisin boucher kabyle, que cela ne m'aurait pas étonné davantage.

Chaque matin, je passais devant son échoppe. Il avait déjà relevé le rideau de fer et accroché ses moutons frais écorchés, pattes en haut, tête en bas, les globes de leurs yeux sans paupières à hauteur des miens.

Un jour, en sortant de chez moi, je n'ai rien vu, sinon le rideau de fer tordu et calciné, retroussé par l'une des explosions de la nuit, une montagne de verre brisé sur le trottoir et des crochets sans mouton. Une nuit de plus d'attentats, une « nuit bleue » selon la radio. Un nom qui sonnait faux, le bleu ne fait pas ce bruit-là.

Heureusement, seul avec mon père, ne subsistaient que le silence et la douceur du linceul, les murs chaulés de frais et le marbre immaculé. Le grand oiseau noir maternel s'était envolé. Je ne comprenais pas. Quand je marchais à côté de mon père dans la rue, ou plutôt derrière lui, il me fallait souvent courir pour rattraper ce géant

chaussé de bottes de sept lieues. Là, il restait immobile. Le monde avait basculé. Une main inconnue avait coupé mon ciel en deux. Il y avait désormais l'avant et l'après.

Avant, c'était la vie qui ne se regardait pas vivre, le désir brut, les gâteaux arabes parfumés à la fleur d'orange et dégoulinants de miel, le football dans les terrains vagues, le soleil sur le corps poudré de sable brûlant, les baignades partout où les vagues caressaient la grève, les bagarres partout où nous inventions un champ de bataille, le sel marin, la sueur, les plaies et les bosses, les cris exaspérés de maman le soir à mon retour, le mercurochrome sur les écorchures, les urgences de l'hôpital Parnet quand mon poing avait raté la mâchoire de mon adversaire, mais pas la vitre derrière lui, les agrafes en acier serrant la plaie ouverte, la grande brosse de crin et le savon noir pour récurer le salopiaud debout dans l'évier qui, pour une fois, braillait à juste titre.

Et toujours, le sourire bienveillant de mon père, bonhomme de sucre solide, qui supportait sans broncher les hurlements de ma mère et la noria de ses trois garçons dont j'étais l'aîné, donc le plus turbulent. Avant, c'était l'enfance, celle qu'on prend le temps d'oublier quand on prend le temps de devenir grand.

Si l'enfant était mort, est-ce que l'autre, celui qui viendrait après, allait pourrir sur pied ? Condamné à n'être qu'un enfant de fantôme, le fils de la veuve de guerre, le pupille de la nation, l'éternel orphelin. Une victime à perpétuité. Est-ce que sa tombe serait ma tombe ?

Je venais de perdre mon père le jour même où mon père perdait le sien. Nous avions l'air malin tous les deux, les bras en croix, à implorer : « Père, père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Dans les guerres, ce sont les parents qui enterrent leurs enfants. Blasphème. Un coup à perdre la foi.

Pour l'heure, j'étais comme lui, inerte et silencieux. Je ne pleurais pas. Gémir n'était pas de mise. Je n'avais plus à me presser pour le rattraper, mais il ne me souriait plus. Cela ne nous ressemblait pas. L'enfant avait vécu. On aurait dû le suspendre avec les autres à un crochet de fer dans le congélateur de cet hôpital Mustapha d'Alger. Après avoir gravé mon nom, ma date de naissance et mon âge – onze ans et demi – à côté de celui de l'assassiné.

Quelle idée saugrenue tout de même de se faire crucifier à l'âge christique de trente-trois ans, un jour de Saint-Valentin, fête des amoureux. Incongrus, les joues bouffies et le cul rose de Cupidon, avec son arc qui tire de travers, prétend enflammer un cœur et ne fait que le transpercer. Plus tard, chaque fois que je m'efforcerais d'offrir une rose rouge un quatorze février à une femme j'aurais l'impression de trahir ma mère pour m'être conformé aux usages de cet angelot de carton-pâte incapable de viser droit.

À Alger, ce jour-là, l'amour était en grève, pas la haine. J'étais né à l'envers, bébé vieilli soudain écrasé par la masse du corps de son géniteur, incapable de réaliser ce qui lui arrive. Je ne pouvais pas savoir que

cet instantané, dans cette chambre noire et lumineuse, allait déterminer ma vie.

Au fait, qu'est-ce qui venait de m'arriver ? Sinon la rencontre, somme toute banale, avec la violence, la douleur et la mort. Je n'étais qu'un petit paquet de plus sur l'étagère surchargée des « victimes ». Une chose qui subit, un bouchon sur l'eau, un objet.

Pour redevenir sujet, je devrais me débarrasser de ces oripeaux. Il fallait me remettre droit, comprendre ce qui m'avait frappé sans prévenir, explorer cette chose, oui, la *chose* cachée derrière tout cela, cette force noire, mystérieuse, sans visage et sans voix.

Pour l'heure, je n'étais que médusé. Une bouche ouverte, sans une larme, un cri silencieux à la Munch. Plus de mots, seulement une image, absurde, celle d'un linceul blanc au fond d'une catacombe. Je ne le savais pas encore mais il me faudrait toute une vie d'adulte, un livre entier, pour trouver un sens à ce chaos primaire. Pas à pas, étape par étape, chapitre par chapitre. Dans un combat intérieur permanent aux allures de désordre programmé. Avant de parvenir, bien plus tard, à en faire le récit.

Ce n'est pas le genre de quête que l'on peut mener à temps perdu, en amateur. Une vie suffit à peine. J'étais né dans la guerre, elle serait mon terrain d'enquête. Je ne disposais pas d'une méthode exacte, disons plutôt un manque de méthode, une forme de frénésie qui allait me propulser tout autour du globe avec un appétit insatiable, à la recherche perpétuelle des extrémités du

monde, un kaléidoscope de pays en guerre, ballotté d'un drame humain à un autre, d'une catastrophe à l'autre. Un parcours chaotique – accrochez-vous ! – et pourtant tracé droit.

Les Grecs anciens disaient qu'un homme doit accomplir son destin de mortel. Soustraire l'homme au destin, c'est le livrer au hasard. Je ne savais pas quel serait le chemin à suivre. Je ne savais même pas qu'il y avait un chemin.

Je ne me doutais pas que tout ce que je croirais plus tard avoir décidé, en homme libre, venait d'être tracé là, par un doigt invisible dans la poussière crayeuse d'une tombe. Où que je sois, quoi que je fasse, dans le paquebot qui m'emmènerait loin de l'Algérie ma terre sauvage, jusqu'à un hôpital toulousain ou une rédaction à Paris, dans la rue d'une ville inconnue, au bras d'une femme ou sur un ring de boxe, assis le nez collé au hublot de centaines d'avions, à pied sur la ligne verte de Beyrouth ou à Bagdad sur l'Euphrate, dans Jérusalem la maudite ou Sarajevo l'assiégée, dans les banlieues obscures de l'islam, au cœur d'une forêt d'Amazonie ou des charniers du Rwanda, je n'aurais pas d'autre choix que de chercher encore et encore à résoudre la même énigme de l'ombre. Et à chercher la lumière.

« Nous nous représentons l'avenir comme un reflet du présent projeté dans un espace vide, a écrit Marcel Proust, tandis qu'il est le résultat, souvent tout prochain, de causes qui nous échappent pour la plupart ». Je ne lisais pas Proust, mais les aventures de Davy Crockett

et de Battler Britton. À vrai dire, je ne savais rien. Moi, l'enfant qui venait juste de rendre son dernier souffle, et l'adulte à peine de naître. Dans une tombe baignée d'ombre et de lumière.

Paris, printemps 2020

Les rues de Paris sont désertes ce matin. Le pays s'est autoconfiné, une sorte de couvre-feu sans guerre. Un homme, un seul, a réussi à mettre la planète au tapis. Petit paysan chinois crasseux de Wuhan promu grand maître de la force, il lui a suffi de grignoter, un jour de marché, une aile de chauve-souris gâtée par un coronavirus mutant « made in China » pour abîmer l'économie mondiale dans le fracas de nos certitudes.

Subséquent à l'effet covid chinois, mon scooter italien grille en toute impunité les feux tricolores qui clignotent dans le vide parisien. Il pleut. Les grilles du parc des Buttes-Chaumont sont verrouillées, les pigeons de la rue, dérangés, me regardent de travers, un SDF tend la main à la recherche de survivants, l'avenue Jean-Jaurès pleure les embouteillages du passé et la porte de Pantin marque toujours la frontière entre la ville nantie et les banlieues.

Confinement, couvre-feu, ne manque qu'un checkpoint. D'ailleurs, le voilà, signalé par le gyrophare d'une voiture de police en travers du chemin et quatre hommes masqués, en gilets pare-balles, qui cèdent le passage

en voyant mon laissez-passer du SAMU. J'accélère sur l'interminable boulevard qui passe sous le tunnel de Pantin, vire sec à gauche dans la rue de l'Abbé-Pierre donnant sur la rue de la Prospérité, ironique raccourci qui aboutit devant l'hôpital Avicenne à Bobigny, où je vais passer deux mois.

Je connais bien ce creux à l'estomac avant chaque reportage, mélange d'excitation et de peur de faillir. Toujours ce doute ! L'aventure paraît pourtant sans grand risque. Il s'agit de vivre la crise sanitaire, au cœur du SAMU dans un hôpital du département de Seine-Saint-Denis, le plus pauvre et le plus criminogène de France. Pas question de jouer les touristes de passage, le temps d'un article, trois petites pages et puis s'en va. J'ai décidé de suivre la courbe de l'épidémie, en immersion, du début à la fin, de l'hécatombe en cours jusqu'au cessez-le-feu et le retour à une paix durable, comme disent les diplomates pressés de retrouver Madame à la maison.

Certes, il y aura des blessés et des morts, de la souffrance et du désespoir, une odeur de sang, d'urine et d'éther, mais pas de balles ni d'obus, et des médecins bienveillants à la place de miliciens avinés. Vivre, enfin, avec des soignants, sans être entouré, comme d'habitude, de psychopathes armés, rassurant, non ? Pourtant, j'ai mal dormi. Quarante ans de reportage et toujours un trac fou ! J'aimerais bien comprendre ce qui me remue à chaque fois comme un puceau du journalisme face à la nudité d'une dame du métier.

Voilà l'entrée d'Avicenne. Derrière la barrière blanche et rouge, un vigile africain frigorifié dans sa guérite pointe une forêt de panneaux indicateurs à travers le dédale des bâtiments. Le SAMU est tout au fond, à droite, trajectoire épousant les courbes mauresques dessinées en 1935 pour cet hôpital qualifié alors de « franco-musulman ».

Seul point commun avec mes reportages, je n'ai pas le droit d'être ici. Tout s'est joué en quarante-huit heures. Il a suffi d'un coup de fil à Frédéric, un ami, professeur-urgentiste. Il a dit oui, tout de suite, sans hésiter, malgré l'absence d'autorisation officielle. Au ministère, on veut bien vous autoriser à plonger le petit doigt dans le bain hospitalier, mais pas à tenir un journal au cœur de la crise. Je suis un clandestin, une fois de plus. Pas en terre étrangère, mais dans la capitale de mon propre pays. Un étranger en situation irrégulière à domicile. Au risque de me faire repérer par l'Administration, expulser et voir mon projet avorter. J'en tremble. Toujours cette peur de faillir, de me faire démasquer. Avouons-le, je souffre du syndrome de l'imposteur.

Le défi, cette fois, est de signer une chronique quotidienne dans un quotidien national tout en demeurant anonyme. Être là et se faire oublier, glisser, transparent. Tout voir, tout vivre, raconter et s'en aller : le secret du travail bien fait. Surtout ne pas se faire contaminer par cette saleté de virus, tomber malade, se retrouver hors circuit, toujours à l'hôpital certes, mais du mauvais

côté. En reportage ou en amour, rien de pire que les histoires inachevées.

Ah, cette porte du rez-de-chaussée qui ne s'ouvre pas ! Commence mal. Devant l'entrée du SAMU, mon badge à la main, j'ai l'air d'un con. Aussi timide que le gamin d'autrefois qui hésitait sur le seuil de l'Hôtel-Dieu à Toulouse, sa blouse blanche toute neuve sous le bras. J'avais vingt ans, j'allais devenir kinésithérapeute. C'était mon premier stage.

« Pas besoin de badge. Le verrouillage est en panne... » Pardon ? L'infirmière d'Avicenne pousse la lourde porte qui se referme derrière nous en faisant trembler les murs du rez-de-chaussée. Devant moi, un immeuble sans âme, une architecture intérieure des années 1970, façon Beaubourg, et un mobilier sans doute pillé sur un Concorde désossé. Des murs couverts d'une peinture d'un vert boueux écaillé, une rangée de sièges-avion défoncés en guise de salle d'attente, un ascenseur lui aussi en panne et un escalier en spirales si serrées qu'on croit emprunter l'issue de secours.

J'enfile une blouse blanche à même la peau, chausse des sabots blancs, me lave soigneusement les mains, gestes oubliés qui me reviennent avec un goût de madeleine. Le tissu de cotonnade blanche un peu rêche, mille fois taché, lavé, bouilli, désinfecté, a conservé l'odeur singulière de l'hôpital, à la fois fétide et parfumée, imprégnée dans ma mémoire.

Le coronavirus flotte dans l'air englué des couloirs. S'il avait une consistance, les soignants ressembleraient

à des pêcheurs de morue dans la brume d'Islande. En réanimation, le hall unique, salle des opérations, donne sur vingt-quatre box tout autour. Dans chaque compartiment, le cliquetis du moniteur et le souffle rauque du respirateur. Et, sur les lits, des hommes et des femmes, la tête inclinée sur le côté, Christ en croix. L'un d'eux est étrangement installé, tout droit, en position verticale.

La nuit, le jour, le ciel dehors, l'insolence du premier soleil du printemps ou la brume de froid, la fatigue, peu importe. Ici, la météo ne tient compte que des flux respiratoires.

Dans un angle du hall de réanimation, deux femmes attendent, sur une chaise, masque sur le visage, le nez collé contre la vitre d'un box. De l'autre côté, une femme institutrice de cinquante-trois ans, trop lourde, asthmatique depuis l'enfance, plus un cancer du sein, qui attendait une troisième chimiothérapie. Et là-dessus, la covid. Immobiles et silencieuses, les deux femmes, sa fille, sa sœur, vivent là, le visage collé à cette grande vitre. Elles guettent le moindre signe, regard tendu, comme si elles soutenaient l'agonisante de toute la force de leur esprit. Accrochées, comme elle, au rythme mécanique du respirateur artificiel. Un souffle.

Je sors. Jette mon masque, mon bonnet, ma blouse et me désinfecte. À la cantine, mon plateau est froid. Devant moi, j'ai deux femmes assises et un homme sanglé à la verticale. Que s'est-il passé à l'hôpital en un demi-siècle ?

À l'Hôtel-Dieu de Toulouse où j'ai été formé, le gravier en calcaire de mon bel hôpital avait été foulé par les pèlerins de Saint-Jacques. Des prêtres-carabins jusqu'aux médecins du XX^e siècle, les hommes en blanc perpétraient la religion de la Santé publique. Ce bâtiment pissieux du SAMU d'Avicenne a des allures de ZAC de banlieue, de zone commerciale à l'abandon. Manque de moyens, manque de personnel, manque de lits, manque de respect, manque de tout. L'épidémie a surpris des urgentistes en grève permanente et le gouvernement doit désormais compter sur eux alors qu'il s'entêtait à ne compter que ses sous.

Nul besoin de chiffres, de statistiques, de rapports d'audit. Entre mon Hôtel-Dieu d'autrefois et l'actuel Avicenne, les deux cartes postales, à cinquante ans d'intervalle, en disent plus que toutes les expertises. Diagnostic sans appel : le système de santé français gîte tel un paquebot sur le point de sombrer.

Tout à l'heure, face à la porte vitrée du SAMU, j'ai hésité. Dans le miroir, j'ai considéré le visage de l'autre, le traître, celui qui vieillit plus vite que moi. Dans la vitre embuée, il ricanait. Être là, en blouse blanche, me procure une sensation de tournis. Je ne viens pas ici en soignant. Pourtant, je l'ai été. Entretemps, j'ai parcouru la planète souffrante sans la soigner, comme reporter, me contentant d'inscrire. Et me voilà de nouveau sur le point de pénétrer dans mon univers d'autrefois. Mes doigts se crispent en écrivant *autrefois*. Vertige du temps.

Ma mémoire derviche tourne sur elle-même. Et j'aimerais bien comprendre qui a lancé la toupie. Imprimé le premier élan.

Charlemagne, clochard et prophète

Marseille, mai 1962

C'est beau, la Méditerranée en couleur. Dans le train qui suit la côte de Marseille à Toulon, je regarde danser les coques blanches des voiliers. La mer bleu azur mousse sous une brise de printemps. La carte postale provençale est conforme. À huit cents kilomètres vers le sud, sur la côte opposée, l'Algérie que je viens de quitter s'en tenait au noir et blanc. Noir corbeau comme le voile de ma mère agrippée à ses gosses et ses valises, blanc crémeux comme le *Ville d'Alger*, un paquebot à la chantilly qui attendait de charger sa cargaison d'exilés.

Nous sommes restés bloqués toute une journée sur les quais. Sur la passerelle d'accès, le gendarme mobile qui contrôlait nos papiers a voulu faire un mot : « Alors, madame, vous partez en vacances en métropole ? » Ma mère a suffoqué : « Mais, monsieur, mon mari... »

Derrière nous, sur les hauteurs, Alger brûlait encore. Un reste de « nuit bleue » en plein jour, une ultime fournée pour la route, je te tue-tu me tues-par la barbichette-le dernier qui mourra... les adultes jouaient

aux cow-boys et aux Indiens, comme nous dans les terrains vagues du quartier, à la nuance près qu'à l'heure de la soupe sonnée par le clairon maternel nos morts se relevaient d'un bond avec un appétit d'ogre.

Alger s'éloignait à grands coups de sirène. Accroché à la grille du port, Pépé le Moko, poignardé, jouait la fin du film pour une dernière prise. Une traversée en fond de cale, des familles qui n'avaient jamais mis les pieds sur un bateau en proie au mal de mer, l'odeur gluante du gas-oil mêlée aux relents gras des cuisines, tout le monde vomissait à même le parquet. J'ai fini la nuit allongé sur le pont supérieur, les yeux dans les étoiles, entouré d'hommes, exilés vaincus qui fumaient en silence.

Dès l'arrivée, Marseille nous avait accueillis avec un bruit de trop-plein d'égout. Encore un navire de plus à caser. Et tous ces gueux, brillant un accent barbare, colonne d'exilés en désordre de marche vers la gare Saint-Charles. La France avait un haut-le-cœur en découvrant l'invasion, de quoi aujourd'hui vous renvoyer toute une famille Zemmour vers Constantine. Moi, pour un mois de mai, je trouvais le soleil froid. La même mer irradiait le même paysage, mais pas la même qualité de bleu dans le ciel. Nous avons rejoint notre foyer d'accueil, un reste de famille échouée sur une plage près d'Hyères.

Ma mère avait la compétence d'une assistante médicale acquise chez un médecin juif d'Hussein Dey. Pas le diplôme. Elle serait désormais femme de ménage,

serveuse de restaurant ou petite soubrette, d'hôtel en hôtel. Jusqu'à ce qu'un chef cuisinot, un patron ou son commis lui passe une main grasse sur les reins en appuyant son compliment : « Vous êtes jolie, Suzanne... »

Elle, elle finissait son service, rendait son tablier et cherchait aussitôt un nouvel emploi. *Not me !* Et nous déménagions. La Capte, Hyères, Saint-Raphaël, Nice, Hyères encore, je changeais de collègue, au moins une fois par an, parfois deux, jusqu'à trois. L'Algérie m'avait déjà volé ma classe de sixième après que le bureau du directeur, fervent communiste, s'était retrouvé sur le trottoir, noirci par l'explosion. Maintenant, je sautais d'un programme à l'autre, n'apprenant rien de l'histoire de l'Égypte ancienne, mais déclamant trois fois dans la même année celle des Romains avec des professeurs différents.

Ma mère se levait dès cinq heures du matin, briqueait la maison, préparait notre petit déjeuner, partait au travail après nous avoir embrassés comme si elle n'allait plus jamais nous revoir et ne revenait qu'à l'heure tardive du dîner, lavant et repassant jusque tard dans la soirée. Au matin, même les murs sentaient la javel. En l'attendant, nous organisions nos soirées de divertissement. Claude, le talentueux comique de la famille, avait réussi à se glisser sans payer dans la salle du cinéma du quartier et nous racontait chaque minute du dernier Louis de Funès avec un fou rire contagieux.

Mais quand je voyais ma mère rentrer plus tôt que d'habitude, bouche indignée et regard furieux, je savais

qu'il allait falloir transformer mon cartable en valise. Aujourd'hui, sûr qu'elle mènerait le combat avec les autres femmes, contre les commis de cuisine, les contre-maîtres, les fils de patrons ou les producteurs de carton-pâte. Suzanne, ma mère, mon héroïne anonyme sans titres de noblesse, est morte trop tôt, de tristesse et d'épuisement, pas de honte.

Les histoires d'amour finissent mal en général, les histoires d'amour absolu se terminent toujours en catastrophe. La fidélité donne de belles plaintes, des mélodrames qui vous tirent les larmes, mais vous condamnent, une fois le rideau retombé, à une vie de forçat des sentiments, la vie d'après. Ma mère avait grandi dans la rue, dans une famille à l'accent bruyant de Naples, orpheline de père à onze ans – une manie chez nous –, placée à l'âge de treize ans chez des bourgeois, devenue une adolescente éblouie par la rencontre, au bal du quartier, de ce beau jeune homme à l'air embarrassé qui ne savait pas danser. Mon père.

Elle n'avait pas fait ses humanités et faisait des fautes d'orthographe ; lui rêvait de devenir ingénieur du son et s'amusait à lui envoyer des mots d'amour en morse. Jolie carrière en vue compromise par les excès de mon grand-père Joseph, fils d'immigré des Baléares, chapeau mou et costume gris souris, bel homme grand amateur de femmes et de roulette au casino. Alors, ils s'étaient partagé les rôles. Mon grand-père coulait le magasin familial d'électroménager-télévision, et mon père lui évitait la faillite par un travail acharné. Adieu le morse !

Sur la photo de mariage, ma mère rayonne de bonheur, revanche éclatante sur un destin annoncé chagrin. Elle a vingt ans à ma naissance, l'homme de sa vie à son bras, un appartement, un nom, un horizon.

Après ne subsistent que l'absence, le deuil, trois garçons à nourrir et un océan d'angoisse qu'elle noyait sous un flot de paroles, ses mains sur nous pour rectifier la raie dans les cheveux, vérifier un bouton de chemise ou soigner une écorchure. Et les sanglots étouffés, la nuit, que j'écoutais, éveillé, au sixième étage de notre HLM, en surveillant le bord de la fenêtre de sa chambre où je l'avais retenue de justesse par le col de sa chemise de nuit, à l'aube d'un 14 février, jour de la Saint-Valentin.

« Tu es l'aîné, le chef de famille, protège ta mère et tes frères », avaient enjoint mes trois oncles, anciens républicains espagnols passés à l'OAS. Les protéger ? J'en étais bien incapable. Même si j'ai appris à accueillir, à huit heures précises, le défilé martial des huissiers qui brandissaient un papier bleu de « Saisie conservatoire » en parcourant solennellement l'appartement, relevant soigneusement la présence d'une télé déglinguée, une table et six chaises en formica, une armoire en bois brut et l'absence de machine à laver dont regorgeait le magasin de mon père. Tout était resté « là-bas ».

Sur les quais, au moment du départ, les grutiers algériens du FLN, croyant tenir leur revanche sur les colons, plongeaient les « cadres », les conteneurs en bois de déménagement, dans l'eau salée du port avant de les aligner sagement sur le pont du navire. Et, à l'arrivée en

« France », les dockers de la CGT les larguaient de haut sur le quai, achevant le travail, en signe de solidarité anticoloniale avec leurs camarades algériens.

Mon vélo, rouillé, était perdu.

Le premier été, j'avais vendu des glaces sur la plage de La Capte. Un casier en polystyrène expansé, un gros bloc de glace carbonique, quelques kilos d'esquimaux glacés rangés selon les parfums, vanille, fraise ou chocolat, trois kilomètres aller-retour, deux fois par jour. « Demandez Miko ! Chocolats glacés ! » Je surfais pieds nus sur le sable entre les touristes bien huilés, la sangle me sciait l'épaule, mais, le soir venu, je m'offrais un plongeur dans la Méditerranée, mon aquarium. Ruisselant, assis sur le sable encore chaud, mon esquimau préféré à la main, celui au Grand Marnier avec la cerise confite au sommet, j'étais le roi du monde.

En fin de semaine, je tendais, poitrine bombée, une enveloppe de billets de mille francs à ma mère qui les recevait en baissant la tête. Vendeur de glaces un été, de pralines horriblement sucrées le suivant, plongeur dans un restaurant, pompiste dans une station-service, vendeur-démonstrateur de pâte à ballons, ambulancier ou vendeur de journaux, tout était bon à prendre. L'été de mes treize ans, j'étais aide-tripier. Levé à cinq heures, je puais affreusement en rentrant à la maison, avec un passage obligatoire à l'eau javellisée chaque soir et un autre, deux fois par semaine, aux abattoirs de Toulon. Les tueurs étaient de braves gens qui me régalaient de steaks géants au Grand Restaurant des Abattoirs.

Pour me montrer à la hauteur, je les regardais sans broncher transpercer le crâne d'un bœuf au pistolet à pointe, grimacer en vidant une vache quand elle portait un veau, égorger un mouton d'une main sûre ou électrocuter un cochon dans une odeur de soies grillées. Pour les chevaux, il est vrai, le cœur me manquait. Ils déboulaient du camion à bestiaux, les yeux fous, les narines frémissantes, leurs belles robes baies en sueur, parcourues de grands frissons. Ils savaient. On les abattait vite et proprement, au pistolet, mais, au premier coup de couteau de l'équarrisseur, il me semblait qu'on balafrait un tableau de maître à grands coups de peinture rouge. « Tu t'y feras, petiot », disait mon patron pour me reconforter. Qu'en savait-il, le bougre ? J'avais mal pour les chevaux. J'avais mal aussi pour les hommes.

Les hommes. La première fois, c'était sur le chemin de l'école, un parcours balisé par les gisants suspendus de la boucherie kabyle d'Hussein Dey. Je descendais la rue de la République jusqu'à l'église de ma première communion. Le curé était un géant savoyard, chasuble bleue et godasses de montagne, qui ne tripotait pas les gamins, mais les reluquait pour dénicher parmi eux l' élu de Dieu. Je servais la messe en aube blanche deux fois par dimanche. Il me bourrait de cours de catéchisme et me pressait de questions sur les mystères de la foi. « Bien, bien... reviens dimanche et dis à ta mère que je vais te proposer au petit séminaire dès l'automne prochain. » Ma mère avait vacillé, prise entre l'appel du Très-Haut et la peur de perdre son tout-petit. La guerre

allait trancher. Me privant du ciel et me condamnant au péché de chair.

Juste après l'église, je tournais le coin de la rue en fermant les yeux devant le magasin de gâteaux arabes pour résister à la gourmandise, cinquième péché capital – rien qu'un, mon père, s'il vous plaît, un seul ! –, longeais les murs blancs impressionnants de la « Minoterie de Narbonne » et filais droit sur la grande rue de Constantine qui traversait la ville jusqu'à mon collège. À mi-chemin, il y avait un moment pénible annoncé par une odeur de plus en plus prégnante, mélange d'ordures et de vinasse : « Charlemagne » le clochard n'était pas loin.

Je voyais sa masse énorme adossée au mur, enfouie sous les cartons de sa couche d'où émergeaient des jambes rouges et couvertes d'ulcères, un géant obèse, barbe de faune et cheveux fous, son éternel litron à la main, vomissant un flot continu de paroles prophétiques sur un monde qui ne voyait pas le chaos arriver. Tout le monde connaissait Charlemagne, empereur barbu régnant sur son royaume de carton. En passant devant lui, j'accélérais le pas, fuyant la peste, sans pouvoir m'empêcher de jeter un regard fasciné sur l'horreur du spectacle de cette créature, mi-homme, mi-bête, qui reniflait sa fin.

Ce matin-là, je n'ai rien humé, l'air était muet et, à l'endroit précis du rendez-vous, le trottoir vide, lavé, sans âme, privé de son infernal locataire. Étrangement,

Charlemagne a commencé à me manquer. Pour la première fois, il m'inquiétait vraiment.

La disparition de Charlemagne a précédé de peu l'attentat au plastic contre le bureau du directeur communiste. Le soir, sur le chemin du retour, je marchais sur le trottoir, mon cartable à la main, à quelques pas derrière un « Arabe », un ouvrier aux cheveux blancs, en bleu de travail, sa gamelle en fer-blanc sous le bras, qui revenait sans doute des « Moulins » de l'usine. J'ai vu une 4 CV blanche freiner brusquement à quelques mètres du magasin de mon père, juste après la vitrine des jouets de Noël. Un jeune homme en caban et lunettes sages d'étudiant est descendu de la voiture, s'est approché du vieil ouvrier et a tendu le poing à hauteur de sa tête. J'ai entendu une explosion. Et la 4 CV a redémarré en trombe.

Sur le sol, à hauteur de la tête de l'Arabe, une tache rouge s'élargissait, glissant lentement sur elle-même, jusqu'à recouvrir tout le dallage vers le caniveau. Plus un bruit, le silence, la rue déserte, la forme bleue allongée, le gris métallique de sa gamelle en fer-blanc près de sa main et moi, tout étonné de constater quelle quantité de sang pouvait contenir la tête d'un petit homme.

La deuxième fois – mais je ne sais pas si celle-ci peut-être comptée –, je longuais un fossé recouvert d'asphodèles blancs. Au fond, il y avait une forme. À la hauteur du cou, une large ouverture faisait une seconde bouche, ouverte, démesurée. Les herbes dissimulaient le corps. Seule la plaie de l'égorgé brillait au soleil. Homme ou

animal, je n'ai jamais su. J'ai manqué de courage et passé mon chemin.

La troisième fois, voilà longtemps que l'école avait fermé. Mes frères et moi tournions comme des fauves en cage dans l'appartement, à construire des cabanes de draps. Encore une journée de grève générale, ordonnée cette fois par le FLN, pour qui ceux qui travaillaient ce jour-là étaient considérés comme des traîtres à la cause suprême. Le nouvel appartement disposait d'un balcon dont ma mère nous défendait l'usage depuis que l'épicerie d'en face, sous l'effet d'une charge de plastic, était montée sous nos yeux à hauteur du quatrième étage.

Je bravais régulièrement l'interdiction pour pouvoir respirer, accoudé à la rambarde, l'œil sur le spectacle navrant du terrain de football abandonné au pied de l'immeuble. Quand le camion-poubelle municipal a remonté la rue, je n'ai rien perdu de l'attraction du jour. Le camion tout neuf, l'Européen au volant, l'employé arabe juché sur la benne, un autre, plus jeune, au pied du véhicule, et les ordures à collecter. Et cet algérien, venu de nulle part, qui court au petit trot, stoppe à la hauteur de l'ouvrier à l'arrière du camion, lève son bras, fait feu et repart au même rythme tranquille après avoir lâché un dernier coup qui étoile le pare-brise.

L'instant d'après, je dévalais l'escalier. La victime, à plat ventre, embrassait le sol de ses mains dans une drôle de prière. Sur son visage, une fine moustache et un air étonné. La tache s'étalait autour de la tête. La même quantité de sang que le vieil ouvrier. Je me suis dit que

l'âge ne comptait pas. Des militaires, pressés, eux, sont arrivés en trombe. Des soldats appelés du contingent, visages pâles d'adolescents du nord morts de trouille, à la recherche d'éventuels témoins. Moi, m'sieur !

Un voisin du quartier m'a broyé l'épaule : « Toi, petit, tu n'as rien vu. Rien du tout. » L'omerta comme une protection, un attribut de mâle virilité, la marque de l'appartenance au clan des initiés, de ceux qui savent, mais ne disent rien. FLN contre OAS, Européens contre Arabes, grévistes contre non-grévistes, je te tue-tu me tues, les adultes avaient de drôles de jeux qu'ils ne voulaient même pas raconter.

J'en arrivais à regretter mon école où les règles étaient certes brutales, mais plus claires. Je regrettais surtout Brahim, mon copain fils d'épicier mozabite, un gros garçon débonnaire avec qui on partageait les devoirs et les dattes fourrées. Un jour, il m'avait mal parlé. Mon coup de poing lui avait laissé le nez en sang, simple formalité obligée de notre bande de sauvages. Le lendemain, l'école était fermée. Je n'ai plus jamais revu mon copain Brahim. On a grandi fâchés. Je m'en suis toujours voulu. Une nuit, j'ai même rêvé que je le trouvais allongé à plat ventre sur le chemin de l'école, son cartable à la main, la tache rouge de son nez qui s'élargissait sans fin sur le trottoir.

Depuis l'indépendance de l'Algérie et mon arrivée au port de Marseille, le monde avait changé, tout simplement. Un grand chamboulement. La rue, par exemple.

Ici, les voitures roulaient au pas, s'arrêtaient au feu rouge, vitres baissées. Les gens ne rasaient pas les murs, ils déambulaient tête en l'air et mains dans les poches, sans même jeter un coup d'œil derrière eux. Moi, si quelqu'un me suivait, je m'agenouillais brusquement pour relacer mon soulier gauche, jambe droite bien tendue, prêt à détalier si l'inconnu ne passait pas son chemin. Et quand le pot d'échappement d'une voiture pétaradait – pan-pan-pan – mon premier réflexe était de me jeter à plat ventre dans le caniveau. À l'approche de la nuit, entre chien et loup, je fuyais les deux pour me réfugier à la maison où ma mère se tordait déjà les mains d'angoisse. Eux, non.

Ils traînaient, buvaient une citronnade ou un pastis à la terrasse des cafés en regardant la nuit tomber. Vous auriez pu abandonner un gros sac de sport sous leurs yeux, avec un gros réveil qui faisait tic-tac, ils auraient continué à sucer leurs glaçons anisés sans broncher. Des gosses ! Ces gens-là écoutaient à peine la radio, sauf pour connaître la météo sans surprise du lendemain – « une France coupée en deux, nuages au nord de la Loire, grand soleil au sud » – qui précisait la température de l'eau de mer et la force du vent pour les plaisanciers.

Bon, d'accord, l'été 62 avait commencé, il faisait déjà chaud, les plages se remplissaient de Parisiens pâles qui achetaient mes esquimaux et l'air sentait le poisson grillé et les frites. Mais tout de même ! Pareil pour les grèves. Ici, elles étaient inédites. Je me rappelle un jour de « grande grève des fonctionnaires », les rues bruisaient

de la foule habituelle, les magasins n'avaient pas tiré leur rideau et une petite troupe joyeuse avait défilé avec des pancartes en chantant dans la rue. Et pas un béret rouge de parachutiste à l'horizon pour briser la grève insurrectionnelle, pas de mitraillette, pas même de voiture bélier pour forcer le rideau des magasins fermés. Tu parles d'une grève !

Le plus dérangeant pour moi avait été le retour à l'école. En classe, j'étais absent. Dans la cour de récréation, il n'y avait qu'un seul Arabe, nul en insulte, un renégat qui parlait avec l'accent provençal. Les autres jouaient en s'injuriant à voix haute, se traitant de tous les noms et... tout s'arrêtait là. J'étais effaré. Vu le nombre de combattants qui s'étaient fait traiter de « con » dans la journée, il y aurait eu chez nous à la sortie de l'école de quoi refaire la guerre de Troie ! Quand un garçon grassouillet de la classe des très grands m'avait bousculé à l'entrée de la cantine – « Dégage, le minot ! » –, je l'avais attendu sagement dehors et la formule coup de genou-coup de tête-coup de poing avait soldé la dette.

Le lendemain, stupéfait, je m'étais retrouvé convoqué dans le bureau du directeur – encore un communiste, sans doute un peu bidon puisque son bureau n'avait même pas sauté – face à l'autre, le grand benêt, qui glapissait en montrant l'escalope bleue qui s'étalait au-dessous de son œil droit. Forcément, je suis gaucher. Le directeur était un brave homme. Il m'avait infligé la peine minimale en vigueur, huit jours d'exclusion de la cantine, puis avait fait sortir la larve en pleurs de son

bureau et posé gentiment la main sur mon épaule, ses yeux bleus dans les miens : « L'Algérie, c'est fini, mon petit. Tu comprends ? C'est fini. »

Quoi ? Qu'est-ce qui était fini ? Tout directeur qu'il était, il croyait peut-être qu'il suffisait de faire retentir le gong à la récré pour que le combat s'arrête. Comme s'il suffisait d'une déclaration de cessez-le-feu pour qu'on dépose sagement les armes. D'où je venais, les gosses biberonnaient dès la crèche un lait au goût mêlé de sang. Et à l'école, on apprenait moins à former des lettres qu'à brandir les poings. D'ailleurs, la rue des grandes personnes, dehors, confirmait notre instinct. La violence n'est pas un accident, mais une culture. On ne s'en débarrasse pas comme d'une chemise sale.

Alors, oui, les jours de grève générale ici ressemblaient à des kermesses de village, l'insulte n'était pas un délit, mais les duels se voyaient punis d'exclusion, les hôpitaux de la côte soignaient surtout des coups de soleil et au bas de l'immeuble HLM mes copains en guimauve me demandaient si, dans « mon pays », j'allais à l'école en chameau. Et après, quoi, qu'est-ce qui était fini au juste ? Moi, quand je rentrais à la maison, je voyais ma mère se flétrir comme un chrysanthème de Toussaint ; au petit matin, de petits hommes gris frappaient à ma porte en brandissant un « papier bleu ». La question du jour était de choisir s'il fallait payer le loyer ou plutôt les dettes à l'épicerie et, sur la commode, mon père affichait le même sourire impuissant.

Dans « mon pays », j'avais appris qu'il fallait être un homme, un vrai, viril, fort et fier. Ici, je n'étais plus qu'un sauvageon, un métèque, qui plus est fils de colon, donc riche et raciste. Forcément coupable.

Bien plus tard, quand j'aurai adopté des manières plus civiles, les nouveaux procureurs me reprocheront d'être l'archétype du trop blanc, mâle et hétérosexuel, enfant de France donc héritier d'une nation colonialiste, un statut à perpétuité passible de quatre motifs d'inculpation. On a beau faire des efforts, les gens ne sont jamais contents...

À la télévision de l'époque, on parlait de nous comme des « rapatriés », c'est-à-dire des gens qui auraient regagné leur patrie, la France métropolitaine, où la plupart d'entre eux n'avaient pourtant jamais mis les pieds. Par une décision souveraine de l'État, j'avais accédé au titre pompeux de « pupille de la nation » grâce à mon père reconnu « mort pour la France », gros mensonge puisqu'il avait été abattu, à la sortie du dépôt de bouteilles de gaz, pour avoir voulu dépanner une voisine sans feu.

La responsable de l'Association des veuves de guerre et d'anciens combattants nous avait même rendu visite en promettant à ma mère de me faire interner dans un pensionnat militaire où on me fournirait le gîte et le couvert, un bel uniforme, un grand béret et une carrière assurée. Ma mère avait failli s'évanouir. Et la belle dame était repartie, un brin déconcertée. Et moi je bouillonnais, un petit volcan de colère en moi dont je ne savais

pas encore que c'était de la révolte, cette « séculaire volonté de ne pas subir » dont parlait Maurice Barrès.

Révolte contre quoi ? Contre qui ? L'un me voulait curé, l'autre militaire. Tous voulaient me sauver, bien sûr, malgré moi. Je n'ai jamais demandé à être trouffion ou enfant du paradis. « Moi, j'étais fait pour être jardinier », a écrit Saint-Exupéry. Moi, au mieux, pour reprendre le magasin de télévisions de mon père. La guerre, dans sa grande équité, assassine aussi bien les Mozart enfants que les futurs vendeurs de loukoums.

À la radio, le « speaker » ne parlait plus des « événements en Algérie », mais d'un pays inconnu, le « Vietnam ». Ma mère se consumait, moi, je grandissais, mal, mais je grandissais. À ma première cigarette, une Camel, j'ai écrasé lentement le mégot incandescent sur le dos de ma main. Les filles, roses de l'acné de notre âge, me regardaient et je ne les voyais pas.

Marie-Claude, elle, était différente.

Une femme de vingt-six ans, de longues jambes, des seins en poire et la bouche sensuelle, troublante comme un péché capital, aimant les galants et me parlant comme à un homme. Elle avait l'expérience, j'étais un amant lamentable. On se voyait chez elle, en cachette. Une passion de chair que je confondais avec l'amour. La femme adultère me mettait souvent en garde contre son mari jaloux, ancien parachutiste et violent. Je haussais les épaules. Qu'il vienne.

Deux ans plus tard, à quatre cents kilomètres de là, je tremblais de fièvre dans mon lit, la gorge infectée par

une vilaine angine blanche, dans notre nouvel appartement de Canet-Plage près de Perpignan, station balnéaire sans âme cernée de ceps de vigne taillés en croix façon cimetière de la Grande Guerre. La fièvre grimpeait et je délirais un brin. Ma mère s'inquiétait, me bourrait de tisanes et m'avait apporté, pour me distraire, un gros paquet de magazines. En découvrant la une de *Détective*, j'ai cru à une apparition. La photo de Marie-Claude occupait la première page. En maillot de bain, son corps de rêve, cheveux noirs au ras de ses épaules blanches, bouche voluptueuse et grands yeux noisette. Et son odeur après l'amour.

Le titre, provocant, barrait toute la page : « Elle le trompait, il l'étrangle et la brûle. » Le corps de mon amante jetée dans un sac de toile, traînée sur une colline au-dessus d'Hyères, étouffée, carbonisée. Toute cette beauté, mon désir, réduit en cendres par un mari jaloux. Inutile de m'interpeller aujourd'hui, moi le mâle blanc, sur la violence des féminicides. J'avais quinze ans. Mon premier amour est parti en fumée.

La dame en bleu

Toulouse, 1973

Me revient la phrase que nous répétait mon professeur de philosophie en terminale à Toulouse : « C'est dans l'obscurité qu'il faut croire à la lumière. » Énoncée par quelqu'un d'autre, c'eût été un cliché de la pensée, mais madame Saddier était elle-même lumineuse. La force et la bienveillance d'une Simone Weil. Une femme solide, la soixantaine, cheveu noir, grand front et mâchoire à l'irlandaise, l'azur de ses yeux allié à la couleur de son éternel tailleur. Une ancienne résistante, regard fixé sur la ligne bleue des Vosges, dotée d'une foi chrétienne en béton armé. En Dieu et en l'homme.

Il en fallait de l'amour pour supporter cette classe d'effrontés qui prétendaient pallier leur ignorance par l'insolence ! Il en fallait de la patience pour écouter sans broncher mes grandes déclarations de guerre ! Je me levais d'un bond, en plein cours, sur un mot, une phrase, démontant Aristote, moquant Kant, piétinant Bergson, jeune con sûr de moi, sûr de tout, balançant mes arguments comme des coups de boule. Quand je me rasseyais,

à court de souffle et d'idées, elle concluait mon raptus par un « Intéressant. On en discute ? » Et abandonnait le programme pour lancer le débat dans la classe.

C'est elle qui m'a appris à ne plus boxer dans le vide, à remplacer les poings par les mots, l'explosion par le verbe. Quand elle me voyait sombre et tourmenté, la phrase qu'elle me répétait – « C'est dans l'obscurité... » – ne sonnait pas pour moi comme la formule éculée d'un manuel de philo. Quand on n'a pas les mots, on cogne. Tous les gosses de banlieue se ressemblent. Ils n'ont pas les mots pour dire leur colère ou leur fragilité. Alors ils frappent. Dans leur grammaire, la droite-gauche-droite remplace le sujet-verbe-complément. Et tout compromis, perçu comme une lâcheté, stigmatise une faute fatale qui fait de vous un zéro à l'école de la rue.

Je n'avais pas les mots, seulement mes poings qui, face à la vieille dame, ne trouvaient que le vide. Alors j'ai fini par déposer les gants. Il était temps de quitter le pays de *Sa Majesté des Mouches*. Les mots ? Voilà ce qui serait ma nouvelle arme. Les mots comme des maillons, des bouées, des balises, des amis chers, pour les heures tristes et les moments de gloire, des mots comme des notes de la petite musique des hommes. Seules les femmes savent désarmer les hommes et c'est à la « dame en bleu » que je dois d'avoir renoncé à la violence des origines.

Vous voulez pacifier le monde ? Apprenez-lui à parler.

Nous étions devenus amis. Je conduisais alors une traction avant noire, « 11 CV, légère », qui pesait plus

d'une tonne, la voiture des résistants et des gangsters, avec la roue de secours sur le capot arrière, une antiquité en panne de batterie que je faisais démarrer chaque matin en la poussant, histoire de commencer ma journée en nage. Je m'arrêtais devant l'arrêt où je savais que la dame en bleu attendait son bus pour le lycée : « Je vous emmène, madame ? » La noble dame pouffait, ouvrait la portière et s'asseyait dans le tas de tôles noires à la droite du jeune homme aux cheveux longs sous le regard pincé des bonnes gens.

En classe, le professeur reprenait tous ses droits. Elle m'avait demandé de préparer un exposé sur le suicide, dont je vantais souvent les avantages. Sur le tableau, devant une classe effondrée par ma froide noirceur, j'avais tracé des flèches à la craie, une toile d'araignée reliant les différents arguments d'un nihiliste en herbe, en pillant sans vergogne les auteurs qui affirmaient que le seul problème philosophique vraiment sérieux était le suicide. Après tout, juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, disait Camus, était bien à la fois la question et la réponse fondamentales.

Évidemment, je conclusais ma démonstration en affirmant que la seule façon d'exister était de disparaître, jeune de préférence, pour ne plus être esclave, mais maître de sa vie. En reposant ma craie, j'étais sûr d'avoir mis un point final au débat. À la sortie, la dame en bleu, qui venait d'écouter sans ciller tout le contraire de ce à quoi elle croyait, m'avait gratifié d'un « Très bien », en ajoutant avec un sourire malicieux : « Et après ? »

Après, madame, il y a eu l'hôpital.

En stage de réanimation à Purpan, je m'étais battu, petit maillon au sein de l'équipe médicale, pour ramener à la vie un agriculteur de l'Ariège, robuste sexagénaire terrassé par le tétanos. Un cas peu commun. Les pompiers nous avaient amené l'homme au stade ultime de la maladie quand la téτανisation des muscles bande le corps comme un arc, ne reposant plus que sur les talons et la nuque, dernière étape avant la paralysie du thorax et la mort par asphyxie. Les médecins réanimateurs avaient réalisé un travail extraordinaire. Sauvé. Ne me restait plus qu'à faire mon boulot de kiné, réveiller les membres raidis, le faire respirer et lui redonner la force musculaire pour reprendre le cours de son existence.

Chaque matin, je me précipitais vers la chambre 21, pressé d'entendre son accent rocailleux. Il progressait. Aujourd'hui était un grand jour. J'allais le mettre debout. Quand j'ai poussé la porte de la 21, j'ai trouvé le lit vide et refait. Ah, cette manie de l'hôpital de déplacer les malades sans avertir personne ! J'apostrophais la cheffe infirmière : « La 21 ? » Elle a baissé les yeux. Crise cardiaque dans la nuit. L'épuisement. Le tétanos avait eu le dernier mot. Ce matin-là, j'ai jeté ma blouse, claqué la porte du service et marché toute la journée le long des rives du fleuve de la Garonne. Nous roulions tous les deux des eaux boueuses.

Inutile, tout était inutile.

En neurochirurgie, le professeur, thérapeute moderne, demandait qu'on laisse les rideaux grands ouverts. On travaillait à la lumière du jour, la radio allumée, façon de stimuler nos endormis. Une pratique révolutionnaire à une époque où le dogme commandait de murer les comateux dans l'obscurité absolue au prétexte de ne pas blesser leurs sens. Des semaines que je m'occupais du même patient, la quarantaine, père de trois enfants, dans le coma, un abcès au cerveau, sous antibiotiques. Je parlais toujours à « mes » comateux, leur décrivant à voix haute ce que je faisais et pourquoi. Façon de les traiter comme des personnes, pas des paquets de chair souffrante.

Soudain, je me fige. Il a bougé, non ? Pourtant, je n'ai encore rien fait. C'est bien lui qui a plié la jambe et s'est retourné, tout seul. Un mouvement volontaire ! J'en tremble. Lui redemande de bouger. Il le fait. Je cours au bureau des internes. « La chambre 13. Venez voir ! Il se réveille ! » Le médecin sourit, calme : « Bien. Cela veut dire qu'on a donné les bons antibiotiques. »

Quelques jours plus tard, j'assieds mon bonhomme dans un fauteuil, face à la fenêtre, au spectacle de la rue qui s'éveille, les lumières des feux rouges au carrefour, les phares des voitures, la grande enseigne lumineuse de l'hypermarché. Ses yeux brillent de plaisir. Et moi, je danse le long des couloirs. Celui-là, la *chose* ne me le prendra pas !

Ah, enfin une femme. D'habitude, on ne me confiait que des hommes, de préférence bien lourds, au prétexte

que j'avais la carrure pour les soulever. De plus, c'est une gentille dame, comme on dit dans les films de Gabin. Toute menue, les cheveux blancs et un visage de poupée de porcelaine endormie. Je soulève le drap. Découvre des jambes et des bras rétractés comme un fœtus momifié ! Qu'est-ce qu'ils ont fichu, les autres kinés avant moi ? Je proteste. On me montre son dossier. Atteinte du système pyramidal. Dix-huit mois de coma. Pas grand espoir. Alors...

Je renâcle. Sous l'œil dubitatif de la cheffe infirmière, je décide de lui faire retrouver une rectitude orthopédique. Étirements, massages, coussins, contrepoids, plâtres de posture, j'attaque le grand chantier, matin et soir, repassant après mes cours de l'après-midi pour vérifier, ajuster. Dans le service, des infirmières sourient de l'obstination naïve du gamin, d'autres, des aides-soignantes, m'offrent un café appuyé d'un clin d'œil encourageant.

Un matin, la cheffe infirmière, d'habitude plutôt sévère, m'accueille avec un drôle d'air, étonné et joyeux : « Madame V. vous attend. » Comprends pas. J'ouvre la porte de la chambre. « Bonjour », me lance une voix rauque. C'est elle, ma belle mamie au bois dormant. Elle a quitté le monde des morts. Arrive à sourire : « Je vous connais... quand je dormais... j'entendais votre voix. »

Où passe la ligne de crête, le fil sur lequel nous marchons en funambule ? J'exulte et je désespère. Pose ma main sur un mort qui se réveille, croit embrasser un survivant et ne trouve qu'un lit vide. Tout est apparences,

chimères. Je cherche une réponse, duale, la vie ou la mort. Simple, non ? Et je ne brasse que des limbes. J'ai même rencontré un ange, un vrai.

L'adolescent avait seize ans quand il s'est posé dans sa chambre toute blanche en repliant ses ailes célestes pour commencer sa longue nuit. Méningite. Seize ans plus tard, l'ange est toujours là, endormi, ses ailes recroquevillées qu'on mobilise quotidiennement pour ne pas que les plumes s'abîment. De ses paupières closes diaphanes germent des cils immenses qui caressent le haut des joues. Seize ans de coma. De quoi voir passer des générations de kinés, stagiaires ou praticiens confirmés, apprentis devenus experts, corps lisses et musclés qui ont pris du ventre. Lui, sur terre, aurait trente-deux ans, mais les anges n'ont pas d'âge. Posé sur les tombes des autres, leur regard intact voit défiler les saisons, l'été brûler les toits, l'automne flétrir les chrysanthèmes, l'hiver glacer les draps et le souffle du printemps qui devrait réveiller la nature endormie, mais glisse sur elle, comme l'absence de larmes sur ses trop longs cils.

Il a deux fois seize ans. Ni mort ni vivant, mais ailleurs où il habite depuis si longtemps, un long séjour, l'équivalent de la durée de sa vie ici-bas. Dans quel paradis a-t-il pris ses quartiers ? Où se trouve-t-il si bien qu'il ne veuille pas revenir parmi nous ? Autour de lui, les autres le soignent, s'inquiètent pour lui, penchés sur son dossier et leurs fronts barrés de rides vieillissent. Rien à faire. L'ange ne veut pas déchoir. Il ne veut pas retrouver la terre et ses souffrances. Et affronter le spectacle

de sa mère qui lui rend visite chaque jour, dimanche et jour de fête compris, passe des heures à lui parler, le caresse et, quand vient l'heure de la fin des visites, agrippe par la blouse le premier soignant qui passe en répétant, à chaque fois, la même phrase, immuable : « Vous savez quoi ? Il a bougé. Aujourd'hui, il va mieux ! Je l'ai vu de mes yeux. »

Ah, il en faut de la compassion ou de la lâcheté pour ne pas la traiter de pauvre folle. Elle, elle court le service pour annoncer à tous la bonne nouvelle : le retour de Lazare ! Puis finit par s'en aller, à regret, en soupirant. Dans son alcôve blanche, l'ange garde les yeux fermés sous ses paupières diaphanes, ses ailes bien repliées, scaphandre et papillon sourd et aveugle à la misère du monde. Et aux humains rampants qui se torturent à se demander où passe la ligne invisible entre la terre et le ciel.

Qu'est-ce que je fais là avec ma blouse blanche et mes petits bras musclés ? Qu'est-ce que je cherche exactement ? Soulager la douleur n'est pas en percer le mystère. Le jour, je m'applique à jouer le bon petit soldat en uniforme blanc. Mais la nuit, je me retrouve seul, livré à moi-même et j'explore un autre monde, celui de mes cauchemars qui, toujours, m'accompagneront, esprits frappeurs à la fois dérangeants et lumineux. Récemment, j'ai entendu un critique littéraire s'agacer que les écrivains s'entêtent à raconter leurs cauchemars, remarque judicieuse pour ceux qui n'en font jamais.